

T. Derbent

## ***Clausewitz et Giap***

[Un complément inédit à *Clausewitz et la guerre populaire*]

### **Une introduction dispensable**

Lorsque qu'il m'a fallu lâcher le manuscrit de *Clausewitz et la guerre populaire* à son éditeur, j'éprouvais un sentiment d'inachèvement probablement très banal en cette circonstance. Il se trouve toujours quelque boulon à resserrer, quelque barbelure à limer. Mais à ce sentiment général s'ajoutait un regret très précis : celui de n'avoir pas pu creuser la question des stratèges révolutionnaires postérieurs à Lénine qui ont appliqué consciemment les thèses de Clausewitz. C'est le cas des cadres de l'appareil politico-militaire du KPD entre 1925-1945, de Tito (qui a étudié Clausewitz à Moscou en 1934), et du général Giap, à peine mentionné dans l'introduction du livre. Il a fallu la publication des *Mémoires* de Giap pour mesurer en quoi et à quel point il avait été influencé par Clausewitz. Je ne pourrai jamais assez conseiller ces *Mémoires*<sup>1</sup> : elles fournissent un éclairage irremplaçable sur la première guerre d'Indochine. À la différence des textes publiés dans les années soixante, les échecs de l'Armée populaire et les désaccords survenus parmi ses cadres y sont évoqués ouvertement et en détail. C'est dans ces *Mémoires* que Giap raconte sa rencontre avec Clausewitz et les moments où la pensée de Clausewitz vint nourrir ses propres réflexions. C'est fort de ces *Mémoires* que j'ai pu rédiger un des chapitres qui manquait à mon étude<sup>2</sup> et, sur base de cette étude et de ce chapitre, un petit essai paru en septembre 2006 aux éditions Aden.

T. D.



<sup>1</sup> Général Vo Nguyen Giap, *Mémoires*, Éditions Anako ([www.anako.com](http://www.anako.com)), collection *Grands Témoins*, Fontenay-sous-Bois, trois tomes, 2003-2004.

<sup>2</sup> On peut lire ou télécharger ce chapitre sur le site [www.geocities.com/t\\_derbent](http://www.geocities.com/t_derbent).

Officiellement fondée en septembre 1944, l'Armée populaire, bras armé du Vietminh, fut dès sa fondation placée sous le commandement de Giap. Profitant de l'affaiblissement général de l'armée japonaise en 1945, elle passe à l'offensive générale : le 28 août, Giap pénètre à la tête de ses soldats à Hanoï et le lendemain, Ho Chi Minh y forme le premier gouvernement du Vietnam indépendant.

Début octobre, les unités françaises débarquent à Saïgon et entreprennent la reconquête du pays. Le Vietminh est défait d'abord dans le Sud, ensuite dans le Nord. La bataille pour Hanoï sera d'une violence inouïe. Le 18 février 1947, les unités régulières vietminh quittent la ville en combattant et gagnent les bases de guérilla, préparées à l'avance dans les montagnes du Viet Bac.

Giap commandait depuis plusieurs années l'Armée populaire lorsqu'il lut Clausewitz. Des mois durant, le secrétaire général du Parti Communiste Indochinois, Truong Chinh, avait poussé tous les cadres militaires à lire *Vom Kriege* mais Giap, de son propre aveu, ne s'y était intéressé qu'à l'approche du déclenchement de la résistance armée : « *Avant ce jour, je pensais que Clausewitz avait traité de la guerre du siècle dernier et je n'approuvais pas tout à fait son jugement selon lequel "il faut que la guerre du peuple dispose d'espaces étendus qui n'existent en aucun pays d'Europe sauf en Russie"*. »<sup>3</sup>

De fait, parlant de la capacité de la guerre populaire « *à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous peine d'y trouver son tombeau* », Clausewitz avait ajouté cette importante restriction : « *Hâtons-nous cependant de dire que, pour qu'une population insurgée pût à elle seule amener une pareille crise, il faudrait admettre des dimensions territoriales telles que la Russie en possède seule en Europe, ou une disproportion si extraordinairement avantageuse pour la défense entre la surface du pays envahi et l'armée envahissante, que le cas ne s'en produira jamais dans la réalité. Si donc on ne veut pas poursuivre un fantôme dans l'étude de cette question, il convient de se représenter toujours l'emploi des populations insurgées comme uni à celui d'une armée permanente, et le plan général des opérations militaires basé sur l'action combinée de ces deux instruments.* »<sup>4</sup>

C'est dans sa base du Viet Bac que Giap se fit lire, par son secrétaire particulier et par son épouse, certains passages de *Vom Kriege*. « *En les écoutant, j'avais souvent l'impression que Clausewitz était assis devant moi pour dissenter sur les événements en cours. Clausewitz avait des connaissances profondes sur la nature extrêmement complexe et changeante de la guerre. Cette dernière comporte en effet de nombreux éléments de hasard au point qu'il la comparait à un jeu. Selon Clausewitz, "aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre (...) la guerre devient un jeu par sa nature subjective comme par sa nature objective"*<sup>5</sup>. J'aimais particulièrement le chapitre intitulé "L'armement du peuple", un chapitre relativement court. Je me demandai sans cesse : Comment un officier de l'Empire prussien a-t-il pu émettre un tel jugement sur cette forme populaire de lutte armée ? Celui-ci était sûrement dû à son amour très fort pour sa patrie et à son refus de vivre en esclave. Sa théorie correspondait étrangement à ce que prônaient nos aïeux : affronter avec ses propres moyens un adversaire supérieur en armes et en nombre. Certains auteurs militaires ont discuté de "la petite guerre" (l'opposant à la "grande guerre") utilisant de petites fractions qui peuvent passer partout, s'approvisionner sans difficulté par elles-mêmes, garder le secret, se déplacer

---

<sup>3</sup> Général Vo Nguyen Giap, *Mémoires — Tome 1 : La Résistance encerclée*, Éditions Anako, collection *Grands Témoins*, Fontenay-sous-Bois, 2003, pages 105-106. Clausewitz est cité dans la traduction de Denise Naville (*De la guerre*, Editions de Minuit, Paris, 1955, page 552).

<sup>4</sup> Clausewitz, *De la guerre*, Livre IV, chapitre 26, page 672.

<sup>5</sup> Selon la traduction Naville, (pages 64-65) ; dans l'édition Lebovici : page 48.

*promptement et se replier de même, y compris en l'absence de routes, etc. Tout ce que nous faisons pour l'instant ne ressemblait-il pas en partie à la "petite guerre" ? »<sup>6</sup>*

La culture militaire de Giap est de caractère autodidacte. Il avait étudié les campagnes de l'Empire avec bien plus de profondeur que n'en réclamaient les cours d'histoire qu'il donnait, en 1938, dans un lycée de Hanoï. C'est aussi à cette époque qu'il lut T. E. Lawrence, mais les principales sources de sa formation restent les écrits de Engels et de Lénine sur l'insurrection, les documents sur la lutte de Mao Zedong et Zhu De qui parvenaient en Indochine, et la tradition de guerre nationale vietnamienne.

Mis à part les combats légendaires sous les rois Hùng, si l'on considère sa résistance contre les Qin (à fin du III<sup>e</sup> siècle AC) jusqu'à celle qu'il menait contre la reconquête française, le peuple vietnamien a dû mener treize grands mouvements de résistance nationale<sup>7</sup>. Giap a une parfaite connaissance de cette histoire, il y consacra deux des plus importants chapitres de deux de ses plus importants ouvrages : *La guerre de libération nationale au Vietnam : Ligne générale, stratégie, tactique* (1969) et *Armement des masses révolutionnaires — Édification de l'armée du peuple* (1972). Il y détaille cet héritage militaire en insistant sur son caractère populaire : « Très tôt, notre peuple s'est donné pour tradition "tout le pays conjugue ses forces" pour combattre l'agression étrangère, et n'a cessé de la cultiver et de l'enrichir. C'est là un secret pour conquérir la victoire que Trân Hung Dao, notre héros national avait découvert dès le XIII<sup>ème</sup> siècle et qu'il avait érigé en principe, en s'appuyant sur l'expérience de lutte millénaire de notre peuple. (...) Sous les Trân fleurissait déjà la devise "tout le peuple est soldat". Depuis les temps les plus reculés, le peuple a fait sien cet adage "quand l'agresseur est dans le foyer les femmes aussi prennent les armes." »<sup>8</sup>

De 1935 à 1940, Giap écrivait dans la revue *La Voix du Peuple* une rubrique qui traitait régulièrement des activités de l'Armée rouge chinoise, et écrivit un livre intitulé *Pour connaître la situation militaire en Chine* dans l'intention d'inciter le peuple vietnamien à appliquer les expériences de la lutte révolutionnaire des communistes chinois. Il traduisit *Sur la guérilla anti-japonaise* de Zhu De. En 1942, Giap effectua un court séjour en Chine, à l'école politique et militaire du Parti Communiste Chinois de Kangta, dans le Yenan<sup>9</sup>. À cette époque Giap ne connaissait Clausewitz que par les arguments échangés au début des années 1940, quand des colonialistes français projetaient, en cas d'agression japonaise, une retraite à l'intérieur du pays pour y mener une guérilla à l'image de la guérilla chinoise. Ce projet avait été sévèrement critiqué avec l'autorité de Clausewitz pour qui, on l'a vu, une étendue considérable de territoire était nécessaire à la victoire d'une guérilla.

---

<sup>6</sup> Giap affirme dans ses mémoires (tome 1, page 105) avoir lu *Vom Kriege* à l'époque dans la traduction de Denise Naville emportée de Hanoï en 1947, mais il doit s'agir d'une erreur puisque cette traduction n'a paru qu'en 1955.

<sup>7</sup> Résistance contre les Qin, les Nan Yue, les Nan Han (à deux reprises), les Song (à deux reprises), les Mongols et les Yuan (à trois reprises), les Ming, les Siamois, les Qing et les Français. Cf. l'intervention du professeur Phan Huy Lê, intitulée *Dien Bien Phu dans l'histoire et l'identité de la nation vietnamienne*, au colloque de Paris des 21-22 novembre 2003 qui avait pour thème : *La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*. Ne sont pas pris en considération les conflits qui opposèrent le Vietnam à ses voisins du Sud.

<sup>8</sup> Giap : *Armement des masses révolutionnaires — Édification de l'armée du peuple* in *Écrits*, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1977, pages 456-457.

<sup>9</sup> En mai 40 déjà, Ho Chi Minh avait engagé Giap et Pham Van Dong à compléter leur formation politique et militaire en Chine, dans les rangs de l'Armée rouge chinoise. Ni Dong ni Giap n'arriveront à destination : la nouvelle de la chute de Paris ayant amené Ho Chi Minh à les rappeler au Vietnam. Ho Chi Minh avait lui-même vécu plus d'un an, en 1938-39, dans l'Armée rouge.

C'est d'ailleurs en ces termes que le débat reprit au sein du Vietminh, et ce débat fut serré, comme en atteste Giap: « *Quand notre Parti choisit la guérilla, il reçut le soutien de tout le peuple. (...) Cependant parmi nos commandants, certains s'interrogeaient : "Notre pays est petit et le théâtre d'opération réduit, est-il possible par conséquent de mener une guérilla victorieuse ?"* Des discussions soutenues furent organisées, au sein d'un cercle restreint, sans aboutir à une identité de points de vues ni à une conclusion unanime, mais sans jamais remettre en cause la politique du Parti. »<sup>10</sup>. De fait, le Vietnam est peu étendu, l'ennemi y était déjà présent en plusieurs endroits, et ses moyens militaires modernes avaient réduit l'espace. Les bases les plus reculées de la résistance n'étaient qu'à une journée de route en véhicule à moteur (ou à une demi-heure de vol) de l'ennemi. Dans cette guerre contre les Français, le Vietminh ne pouvait pas disposer d'arrières sûrs où aurait pu régner un calme absolu. Ses replis ne pouvaient être que des changements cycliques de cantonnement, semblables à des parties de cache-cache.

Dans la guerre française comme dans la guerre américaine qui allait bientôt suivre, Giap a présenté toutes les qualités du chef de guerre selon Clausewitz, il fait preuve du même courage face au danger<sup>11</sup> et face aux responsabilités ; maître de lui et énergique, il a à la fois le "coup d'œil", cette disposition à voir les éléments d'une ligne de conduite dans les situations confuses et incertaines, de la résolution (le « *courage de l'esprit* », comme le dit Clausewitz, en français dans le texte<sup>12</sup>) qui ne tourne jamais à l'obstination, et cette présence d'esprit qui le fait triompher du nouveau et de l'inattendu.

Giap lui-même a écrit sur ce qu'il a appelé « *la décision la plus difficile de sa carrière* »<sup>13</sup>. Deux méthodes avaient été mises au point pour réduire un camp retranché. La première consistait à concentrer l'essentiel des forces pour les lancer vers le cœur du camp ; la seconde consistait à investir le camp et à le réduire position après position, par des attaques successives.

La première méthode avait été retenue pour Dien Bien Phu et tout le dispositif offensif avait été agencé dans cette perspective qui enthousiasmait les troupes et les cadres. Ce choix était en outre approuvé par les conseillers militaires chinois aguerris dans la guerre de libération et la guerre de Corée. L'incessant renforcement du camp retranché plaidait aussi en faveur d'un règlement rapide. Enfin, la seconde méthode posait des problèmes de logistiques apparemment insurmontables : Dien Bien Phu était à 500/700 kilomètres des bases de ravitaillement de l'Armée populaire et la saison des pluies approchait, qui rendrait impraticables les sentiers de la jungle.

Et pourtant, le 26 janvier 1954, Giap décida l'abandon du premier plan. Le renforcement du camp retranché ôtait selon lui toute chance de succès à une attaque unique et ses troupes manquaient de préparation aux opérations interarmes (il disposait pour la première fois d'une véritable artillerie de campagne). Ce changement de plan fut décidé à la dernière minute, il nécessita le rappel d'une division déjà en mouvement et le déplacement de toute l'artillerie. Giap prit cette décision seul et contre l'avis de tous. Pour affronter le problème logistique, il se

---

<sup>10</sup> Giap, *Mémoires*, tome 1, (op. cit.), page 173.

<sup>11</sup> Giap a enduré les conditions de lutte extrêmement pénibles de la guerre de guérilla dans la jungle « *où tout pourrit, où votre chair est la première à pourrir* », et il a été blessé en dirigeant l'attaque contre un poste français, au début de 1945.

<sup>12</sup> Clausewitz, *De la guerre*, Livre I, chapitre 3, page 75.

<sup>13</sup> Dans le troisième tome de ses *Mémoires*, dans sa contribution au recueil *Dien Bien Phu — Histoire, Impressions, Souvenirs* (op. cit.), et à d'autres occasions encore

reposa sur le caractère populaire de la guerre de libération et sur les capacités du Parti à mobiliser et à organiser les masses<sup>14</sup>.

L'union de l'intelligence et du caractère se manifestent également dans l'extrême souplesse avec laquelle Giap mit en œuvre les différentes formes de d'organisations, de manœuvres et de combats.

Selon les endroits et les moments, Giap fractionna de grandes unités en petites pour relancer la guerre de guérilla ou, au contraire, regroupa des petites unités en grandes pour mener une guerre de mouvement.

Selon les endroits et les moments, Giap lança à l'offensive les divisions de son corps de bataille dans le seul but de soulager les zones de guérilla menacées par des opérations de ratissages ou, au contraire, il utilisa les guérillas pour favoriser l'offensive de son corps de bataille.

Selon les endroits et les moments, Giap opposa ses grandes unités au corps de bataille ennemi lorsque celui-ci était à l'offensive ou, tout aussi bien, se déroba et fit le vide devant l'offensive ennemie.

Giap a parfaitement assimilé le caractère d'action-réaction de la guerre : non seulement ses plans intégraient des variables en fonction des réactions ennemies, mais ils étaient même modulés en fonction du général qu'il affrontait. En outre, Giap n'en reste jamais au plan préétabli : il poursuit et amplifie une offensive victorieuse ou met un terme à une offensive qui piétine.

C'est point par point que Giap applique ou réinvente la doctrine clausewitzienne dans le cadre particulier de la guerre révolutionnaire. Cette constatation va de soi lorsqu'il s'agit des thèses sur la guerre nationale, sur la "petit guerre", sur le rapport entre la guerre et la politique et donc sur l'élaboration du plan de guerre. Mais il en va de même pour les thèses de la dissymétrie entre la défensive et l'offensive, pour le principe de la concentration des forces, pour l'importance du moral, et pour celui de la "bataille décisive".

« *La guerre révolutionnaire, considérée dans tout son déroulement, est une offensive. Il est possible qu'à certains moments, en certains endroits on se tienne sur la défensive, mais c'est pour créer les conditions nécessaires à la poursuite de l'offensive* »<sup>15</sup> écrit Giap. Or, énonce Clausewitz : « *La défensive étant la plus forte des deux formes de la guerre, il faut logiquement l'adopter tout d'abord lorsqu'on est le plus faible ; mais, en raison de ce qu'elle ne peut conduire qu'à un résultat négatif [la conservation, par opposition à la conquête], il convient logiquement aussi de l'abandonner dès que l'on devient assez fort pour viser un but positif.* »<sup>16</sup>

Cette dialectique entre la défensive et l'offensive, Giap l'a maîtrisée au plus haut point. Bien entendu, le passage de l'une à l'autre forme ne s'est pas toujours fait sans difficulté. L'échec des trois offensives de 1951 contre le delta du fleuve Rouge, celui de l'offensive du Têt en 1968<sup>17</sup>, et celui de l'offensive de Pâques 1972, s'expliquent par un passage prématuré d'une forme de guerre à l'autre. Un retour à une défensive active a permis de transformer les petits progrès quantitatifs de l'Armée populaire en changement global du rapport des forces — ce qui a permis d'aborder victorieusement le passage à l'offensive (prise de Dien Bien Phu en 1954, de Saïgon en

<sup>14</sup> De fait, le peuple vietnamien fournit à cette occasion un effort titanesque. 300.000 travailleurs de la logistique militaire et volontaires civils traceront des routes à travers jungles et montagnes, et y feront circuler, malgré les bombardements, des centaines de camions, des dizaines de milliers de cyclo-pousses et de chevaux bâtés.

<sup>15</sup> Giap, *La guerre de libération nationale au Vietnam*, in *Ecrits*, Editions en langues étrangères, Hanoï, 1977, page 346

<sup>16</sup> Clausewitz, *De la guerre*, Livre VI, chapitre 1, pages 477.

<sup>17</sup> Ces offensives, qui ont eu des effets positifs, furent des échecs dans la mesure où elles n'ont pas atteint l'objectif fixé.

1975). Sur le plan opérationnel, Giap a su utiliser les avantages de la défensive active pour fixer les forces mobiles ennemies, et ainsi permettre à son propre corps de bataille de passer à l'offensive.

C'est aussi par la maîtrise du jeu entre les différentes catégories de ses forces que Giap parviendra à appliquer le principe de la concentration des forces, alors que ses adversaires n'y arrivèrent jamais. Pour Clausewitz, la concentration est la loi suprême et la plus simple de la stratégie : « *À la guerre chacun des adversaires tend incessamment à se trouver dans les conditions les plus favorables au moment où se produira le choc matériel des forces opposées. Or, comme dans ce choc celle des deux forces qui développera le plus de puissance anéantira nécessairement l'autre et l'entraînera même dans son propre mouvement, tout emploi successif des forces serait illogique, et l'on doit sans cesse être en mesure de porter ensemble au même choc la totalité des forces qui sont susceptibles d'y prendre part.* »<sup>18</sup>. Dès le moment où Giap et le général Navarre (qui commandait le Corps expéditionnaire français) acceptèrent la bataille à Dien Bien Phu, ils auraient dû l'un et l'autre mettre en œuvre ce principe, et veiller à ce qu'il soit appliqué par leurs subordonnés. En réalité, Giap a su amener à Dien Bien Phu 50.000 de ses 306.000 combattants<sup>19</sup> (1/6), Navarre 10.000 sur 450.000 (1/45). Giap avait su jouer des forces régionales et locales pour « fixer » l'essentiel de l'armée française et disposer librement de ses grandes unités. Plus spectaculairement encore, l'artillerie française, qui était au Vietnam infiniment plus puissante que l'artillerie vietminh, s'est trouvée deux fois plus faible que celle-ci à Dien Bien Phu<sup>20</sup>.

Pour Clausewitz, nous l'avons vu, la valeur d'une armée tient moins à ses effectifs qu'à son esprit. Giap se montre sur ce point d'une irréprochable orthodoxie clausewitzienne, qui insistera toujours sur l'importance du moral des combattants : « *Élevant sans cesse la conscience révolutionnaire, faisant s'épanouir au maximum le courage et l'intelligence de l'homme, résolvant correctement les rapports entre l'homme et l'armement, accordant la toute première importance au facteur humain, au facteur politique et moral, tout en faisant grand cas du facteur armement, du facteur matériel et technique, notre art militaire a insufflé à nos forces armées et à notre population un dynamisme toujours plus grand et des capacités offensives considérables* »<sup>21</sup>

La manière dont Giap use des qualités respectives de ses troupes régulières, régionales, et locales le montre parfait clausewitzien. Ce ne sont certes pas les milices villageoises qui auraient pu soutenir l'épreuve des attaques et contre-attaques de la "bataille des cinq collines" à Dien Bien Phu. Non que ces miliciens manquaient de courage, mais qu'ils n'avaient pas cette qualité morale particulière des troupes régulières et aguerries qui permet d'endurer ce genre d'épreuve — leur courage s'exprimait dans leur capacité à lutter à un contre dix, en exploitant leur connaissance du terrain et leur esprit d'initiative.

Dien Bien Phu donne un éclairage éclatant de la manière dont Giap a mis en pratique le concept clausewitzien de « bataille décisive ». C'est après avoir lu Clausewitz que

---

<sup>18</sup> Clausewitz, *De la guerre*, Livre III, chapitre 12, page 230.

<sup>19</sup> L'Armée populaire comptait alors 124.000 combattants des troupes régulières, 63.000 des troupes régionales, et 119.000 des milices locales.

<sup>20</sup> Le colonel Piroth qui commandait l'artillerie française à Dien Bien Phu, avait répondu au ministre Jacquet qui visitait le camp retranché avant la bataille et qui lui proposait des canons supplémentaires (de ceux qui engorgeaient les dépôts de Haïphong et de Hanoï) : « *J'en ai plus qu'il m'en faut...* ». Consterné par l'échec de son dispositif, Piroth se suicida.

<sup>21</sup> Giap, *La guerre de libération nationale au Vietnam*, (op. cit.), page 362.

Giap aborda cette bataille. Il a d'ailleurs rapporté le problème posé par Dien Bien Phu au chapitre de *Vom Kriege* intitulé *Défense des montagnes* : « *Il est certain qu'un petit poste placé en pays montagneux sur une position judicieusement choisie acquiert par cela même une puissance de résistance extraordinaire. (...) On a été porté à croire qu'en donnant une force individuelle plus grande à des postes de cette espèce, et en en établissant une suffisante quantité les uns à côté des autres, on devait former un front très fort, en quelque sorte inattaquable, et qu'il ne s'agissait plus, dès lors, que de se prémunir contre un mouvement tournant en s'étendant de la même façon vers la droite et vers la gauche, jusqu'à ce qu'on trouvât sur chaque aile un point d'appui réellement suffisant, ou que l'on pût se fier à l'étendue même de la ligne et la tenir pour intournable.* »<sup>22</sup> La conception de Dien Bien Phu correspond à cette analyse, à ceci près que les huit centres de résistances ne formaient pas une ligne défensive mais un complexe défensif circulaire<sup>23</sup>.

Dien Bien Phu est le type de la "grande bataille clausewitzienne". Giap attendait l'occasion de porter un coup décisif au Corps expéditionnaire français, un coup qui tout à la fois anéantirait les forces armées ennemies, lui ouvrirait la possibilité de contrôler du territoire, et briserait la volonté de lutte chez l'ennemi.

C'est pour parer une offensive vietminh dans le Nord-ouest et au Laos que Navarre parachuta le 20 novembre 1953 des troupes à Dien Bien Phu. À la différence de Navarre, certains généraux français, confiants dans la solidité du camp retranché<sup>24</sup>, espéraient l'attaque contre Dien Bien Phu. Cette attaque, qui les changerait de l'ordinaire usant de la guerre de guérilla, rendait à leurs yeux possible la destruction du corps de bataille vietminh dans ce qu'ils concevaient aussi, ironiquement, comme une "grande bataille clausewitzienne". Pour Giap comme pour ses adversaires, remporter une victoire signifiait déterminer le cours des négociations de Genève.

Jusqu'à la dernière minute et dans le moindre détail, Giap a conçu et affronté la bataille de Dien Bien Phu comme une bataille d'anéantissement. Alors même qu'il apprenait la capitulation du camp retranché et la capture du général de Castries, il donnait des consignes précises pour éviter que les légionnaires qui tenaient encore Hong Cum, au sud de Dien Bien Phu, ne réussissent une percée. Les miliciens locaux et les habitants de la région ratissèrent la jungle, torche à la main, pour que pas un homme du Corps expéditionnaire français ne s'échappe. 10.000 soldats français étaient pris au piège de Dien Bien Phu. Une poignée d'entre eux échappera à la captivité en parvenant, au terme d'une marche épuisante, à rejoindre l'un ou l'autre poste français au Laos...

www.agota.be/t.derbent

---

<sup>22</sup> Clausewitz, *De la guerre*, Livre VI, chapitre 15, page 574. C'est à la page 111 du tome 3 de ses *Mémoires* que Giap renvoie à cette analyse de Clausewitz.

<sup>23</sup> Dien Bien Phu est une cuvette entourée de montagnes. Le Vietminh tenait ces montagnes, mais le camp retranché était composé de centres de résistance solidement installés au sommet des collines parsemant la plaine. Les combattants vietminh devaient descendre des montagnes, sous le couvert de la jungle, pour ensuite monter à l'assaut des collines.

<sup>24</sup> La résistance du camp retranché de Na San au cours la précédente campagne leur donnait confiance : « *Dien Bien Phu, ce sera Na San multiplié par dix. Nous n'écraserons pas une division, mais quatre* ». Le général Cogy déclara : « *je souhaite le choc à Dien Bien Phu* » et provoquait ses assiégeants par radio et tracts largués dans la jungle « *Qu'attendez-vous pour attaquer si vous n'êtes pas des lâches ?* ».